

Pierre DANIELLE

mon indè

Une aventure humaine parmi les Tamouls

Témoignage

DU MÊME AUTEUR

- ROMANS -

Tamebi – *Enfant de la guerre*

Magane – *Mon fils*

Réminiscence

(A découvrir en fin de cet ouvrage)

*Photo couverture : © Sortie de l'école primaire du village
Photothèque association TAMBI, 2014*

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 978-2-9566737-2-9

© Pierre DANIELLE, 2022

*Tous droits de production, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle,
réservés pour tous pays.*

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*Toutes les photos présentes dans ce livre, sauf mentions spéciales
(« source internet ») appartiennent à l'auteur et/ou à l'association
TAM.B.I.*

© Tous droits réservés.

A Aruldass et à tous mes amis indiens, grands et petits...

« Un voyage de mille lieues commence toujours par un premier pas »

Lao Tseu

« L'engagement est ce qui transforme une promesse en réalité »

Abraham Lincoln

*« Il ne faut pas attendre d'être parfait pour commencer quelque chose de
bien »*

Abbé Pierre

*« La planète n'a pas besoin de gens qui réussissent. La planète a
désespérément besoin de plus de faiseurs de paix, de guérisseurs, de
conteurs d'histoires et de passionnés de toutes sortes »*

Dalaï Lama Tenzin Gyatso

*« Regarder l'autre, l'écouter, lui sourire, s'intéresser à lui,
d'après moi c'est le commencement de l'être humain »*

Sœur Emmanuelle

Amis lecteurs,

Je demande votre indulgence sur la présence encore probable de fautes. J'en suis vraiment désolé mais la correction est un vrai métier qui n'est pas donné à tous.

Un autodidacte, publié à compte d'auteur, sort, de fait, des systèmes établis de l'édition et de ses supports.

Ainsi, recourir à un professionnel de la correction aboutirait-il à une dépense trop importante, bien supérieure à ce que ce témoignage écrit pourrait prétendre rapporter pour notre maison d'accueil indienne.

Car, il va sans dire que ces histoires ne m'appartiennent pas. Et que ce livre est la compilation d'un investissement personnel au profit de l'enfance déshéritée du sud de l'Inde.

Et c'est donc à ce titre que, tout naturellement, l'ensemble des bénéfices de la vente de ce produit sera porté à l'euro près au crédit de notre maison d'accueil que gère mon ami Aruldass, via l'association française TAM.B.I. créée en 2009, au profit de l'enfance déshéritée du sud de l'Inde.

Retrouvez tous les renseignements sur notre site
<https://tambi.jimdo.com>

Remerciements

J'aimerais avant tout remercier mes sœurs Anne-Françoise et Francine, qui ont porté, toutes deux, un regard acéré sur ma démarche, sur ce présent ouvrage, corrigeant les fautes au passage, m'incitant toujours à aller de l'avant. A poursuivre cette quête indienne. A en parler. A la partager.

Ma reconnaissance ira aussi à Elodie, jeune femme courageuse travaillant dans la restauration, qui, dès le premier livre sorti, s'est précipitée dessus, reproduisant la même énergie à acquérir le second. Elle n'a eu de cesse, ensuite, de m'encourager à reprendre l'écriture que la crise sanitaire du Covid avait mise en sommeil. Elodie restait impatiente de lire un nouvel ouvrage. De cette persévérance et ses insistances bienveillantes à me remettre au travail, je l'en remercie.

Enfin je voudrais remercier l'Inde en général, et tous ces Tamouls en particulier, de France, du Sri Lanka et du Tamil Nadu qui m'ont tant apporté depuis mes premiers pas à leur côté en 1994. Et qui ont fait, au fil du temps, ce que je suis devenu : un ni-ni. Ni Français, ni Tamoul.

L'engagement

Voilà bien longtemps que ce sujet gambadait dans ma tête. Plusieurs fois j'ai tenté de lancer des mots sur une page blanche, sans succès. Plusieurs fois je me suis dit qu'il fallait que je partage cette expérience indienne au-delà d'un cercle d'amis et de tous ceux – rares – que le sujet intéresse. Que je vous parle de ce sous-continent qui ne laisse, en aucun cas, le voyageur indifférent. De tous ces Indiens du sud, illuminés par des sourires et des yeux bien souvent noirs et profonds. De ces vies. De mon ami Aruldass, sur place, et de tous ces enfants qui ne pourront jamais comprendre ce texte en français sauf s'il leur est traduit un jour en tamoul. Qui sait...

Ainsi, ce livre pourrait-il commencer comme un conte de fées, lancé par « Il était une fois, quelque part sur terre ». Dans un autre espace. Dans un autre temps.

Evidemment, il devra débiter à la première personne du singulier. Ce « JE » ne traduira pourtant aucune volonté expresse de ma part à me mettre en avant. Tel n'est absolument pas l'objet de cet ouvrage. Il reste néanmoins nécessaire pour introduire et présenter. Partir de ce « JE » pour aller vers le nous et finir vers eux.

L'important dans toute cette expérience n'est pas ce que j'ai pu faire ou non. Cela n'a que peu d'intérêt.

Ce qui me tient à cœur avant tout est la traduction d'un engagement.

Nos sociétés occidentales, plus préoccupées par leur bien-être que par l'avenir d'autrui, se renferment sur elles-mêmes. Il est à voir notre comportement vis-à-vis de la pandémie du Covid qui frappe la planète depuis mars 2020. Nous courons, nous, pays riches, à la vaccination de nos ressortissants, par doses successives, prenant une grande partie de la production mondiale à notre compte, laissant sur le bord de la route tous ces pays dits en voie de développement, ou pauvres. Quelle importance avons-nous à leur fournir des vaccins malgré l'engagement de nos sociétés, dès le début de la pandémie, à les aider ? Nous pourrions presque même les accuser de nous envoyer des variants, comme le Delta pour l'Inde et l'Omicron pour l'Afrique du sud. Et peut-être ceux encore à venir.

N'ai-je point entendu à la radio, un jour de mai 2021, un journaliste qui expliquait l'ampleur de la vague Delta en Inde par un défaut manifeste du respect des gestes barrières et du port du masque ? S'est-il interrogé, ne serait-ce qu'un instant, sur ce que représentait une population de près d'un milliard quatre cents millions d'âmes dans un pays grand comme six fois la France ? Que la concentration dans des mégalofoles de plus de vingt millions de personnes ne permet pas les distanciations sociales ? Que tous ces gens entassés dans des bidonvilles, à deux, quatre, six, huit ou dix dans une dizaine de mètres carrés, qui n'ont pas de quoi se nourrir au quotidien, n'auront, en aucun cas, les moyens de

s'équiper en masques et gel hydroalcoolique ? Et qu'il s'agit là du dernier de leurs soucis, puisqu'ils ont l'estomac vide ?

Tous ces voyages en Inde (plus de trente au total entre 2008 et 2020), m'ont bien souvent chamboulé, sur place, mais aussi au retour dans un pays d'origine que je ne comprenais plus, tellement les différences étaient énormes.

J'ai vu et vécu parmi des Tamouls qui n'avaient ni à manger ni à boire. En France, il suffit d'ouvrir un robinet d'eau à la maison pour se désaltérer. En Inde, et notamment les bidonvilles et les campagnes qui sont les deux lieux de prédilection de cet engagement revendiqué, l'eau potable est une denrée rare qu'il faut acheter. Et si l'argent manque cruellement, alors les risques sanitaires sont énormes. Si ce n'est la vie elle-même.

A chacun de mes retours, je voyais des compatriotes laver leur voiture avec des dizaines et des dizaines de litres d'eau, prendre des douches et tirer des chasses d'eau à l'eau potable. Laisser couler de longues minutes à l'évier ce si précieux liquide tandis qu'ils faisaient la vaisselle...

Un véritable non-sens pour lequel nous fermons les yeux, et continuons à piller la planète sans retenue. Après moi, le déluge.

Pourtant, le papillon du réchauffement climatique, par exemple, bat volontiers des ailes dans ces pays lointains. Et si nous avons l'impression qu'il n'aura aucun effet sur nous, à des milliers de kilomètres de là, c'est ignorer l'interconnexion de nos mondes.

Pensons-nous vraiment que la richesse de nos pays ne soit pas la lumière de survie qui attire des migrants prêts à se jeter à l'eau, à tout abandonner puisqu'ils n'ont plus rien à perdre en fait, à traverser des mers sur des radeaux de survie bondés, à franchir à leurs risques et périls des pays fortement instables ?

Il est vrai que ces sujets nous dépassent bien volontiers et que nous n'avons pas conscience de nos possibilités.

Pierre RABHI prenait l'exemple du colibri qui malgré l'ampleur du feu qui dévorait la forêt n'hésitait pas à faire des allers-retours, le bec rempli d'eau, pour tenter d'éteindre les flammes.

Ou bien Mère Teresa, en Inde, qui clamait à ceux qui voulaient bien l'entendre que ce qu'elle faisait n'était certainement qu'une goutte d'eau dans l'océan, mais si elle venait à manquer, cela se verrait.

Alors, je revendique fermement être cette goutte d'eau. Cette simple goutte d'eau qui traduit l'engagement. Car, même si cette notion est liée en droite ligne à la décision de participer à un projet, une action, de quelque nature qu'il soit, il doit s'inscrire de fait dans un temps long.

Mes premiers pas avec les Tamouls remontent à 1994.

J'ai pu participer en février de cette année-là, sur Paris, à un colloque à l'UNESCO (Organisation des Nations Unies pour l'Education, la Science et la Culture) sur l'exclusion, la misère. Organisé par Emmaüs à l'occasion du quarantième anniversaire de l'appel de l'hiver 54 de l'abbé Pierre, des tables rondes ont eu lieu une bonne partie de la journée en présence de Bernard

KOUCHNER, Simone VEIL qui représentait le gouvernement d'alors, et tout un tas d'hommes et de femmes connus et inconnus à ce moment-là. La journée s'est terminée par un grand rassemblement dans la salle principale de l'organisation, casques vissés sur les oreilles pour les traductions simultanées. Le père Aristide nous avait rejoints, la sœur du Dalaï-Lama, Jean-Marie PELT et bien d'autres.

L'abbé Pierre marchait encore avec sa canne. Il prit la parole vers vingt-trois heures pour boucler cette manifestation. « *Ne comptez pas sur moi pour conclure en cinq minutes* » déclara-t-il d'une voix chevrotante.

Son énergie était incroyable. Car malgré ses quatre-vingt-un ans de l'époque, à une heure du matin, il concluait encore.

Il finit son propos par ces simples mots, une sorte d'ordre à agir, un appel : « J'arrête de parler de la misère. J'arrête de parler de l'exclusion. Allez vers la misère. Allez vers l'exclusion ».

Une dizaine de jours plus tard, j'intégrais une salle de soutien scolaire dans le quartier où j'habitais. Arrivant dans un lieu où quelques enfants étaient déjà pris en main par des animateurs, je repérai rapidement un jeune adolescent assis tout seul à une table.

En le voyant, je me suis dit qu'à nous deux, nous ferions un groupe.

Ce garçon de treize ans venait du Sri Lanka. Comme tant d'autres durant cette décennie, lui et sa famille avaient fui la guerre qui ravageait leur pays depuis plus de dix ans.

Et c'est ainsi que l'histoire a commencé. Avec ce garçon, et les autres qui le rejoignirent les jours suivant. Quelques mois plus tard, durant les congés d'été, je partais avec eux à Londres. Un simple périple de six jours totalement plongé dans la communauté tamoule. Complètement immergé.

Il doit être étrange pour vous lecteur de s'imaginer que cela a suffi pour enflammer cette mèche de la passion.

Et pourtant, à mon retour en France, je n'étais plus du tout le même. Comme dans un voyage initiatique, j'avais laissé une partie de ce que j'avais été avant pour (re)naître à autre chose.

Le choc et l'ampleur de cette transformation furent tels que je perdis la parole pendant trois mois. Mes anciens collègues au bureau s'en rappellent encore.

J'ai mis plus de six mois pour exprimer une simple phrase de ce que j'avais découvert, le temps indispensable à un début de digestion compliqué. Et plusieurs années pour en parler plus librement. Et malgré tout ce temps passé, je ne suis guère serein lorsque je m'exprime sur cette période.

Les mots sont bien souvent dépassés par des sentiments incontrôlables qu'une larme vient ponctuer fréquemment.

Et comme tout cheminement d'ordre initiatique, il est difficilement communicable. Voire impossible d'ailleurs. Voilà certainement le secret et l'incompréhension qui en découlent. Car si d'autres n'ont pas vécu une expérience similaire, je demeure cet étrange personnage qui ne sait plus où il se situe. Et que l'on ne comprend plus bien. Ce ni-ni, ni Français ni Tamoul, vivant

dans un espace qui n'est plus celui de sa naissance et qui, pourtant, ne sera jamais celui de l'Indien.

J'ai trop intégré la culture Tamoule pour rester Français. Et j'ai conservé, tout au fond de moi, des traces de ma culture française pour ne jamais arriver à devenir un Indien confirmé.

Cet engagement auprès des adolescents de la guerre et de leurs familles, tous Tamouls du Sri Lanka, dura plusieurs années. Sept jours sur sept, trois cent soixante-cinq jours par an.

Et un jeudi soir de 1999, cinq années après ma première rencontre avec la communauté, une émission fut proposée sur Antenne 2. Si ma mémoire est bonne, elle s'appelait « Les enfants de la guerre ». En tous les cas, il s'agissait d'évoquer la souffrance des enfants victimes de ces guerres en tout genre sur la planète. Le programme fut lancé par une mappemonde aplatie où étaient matérialisés par une étoile tous les pays concernés.

Le seul qui ne l'avait pas fut le Sri Lanka. C'était omettre au passage tout un quartier au-dessus de la gare du nord de Paris, investi par la communauté tamoule.

Ce soir-là, je décidai, résolu, que j'écrierai l'histoire de ces vies sacrifiées, de ces migrations complexes vers un pays si différent du leur.

Cinq ans ont été le temps nécessaire à cette rédaction, débutée en 2003.

Ces histoires mélangées, cette découverte d'un peuple bien souvent discret, ces souffrances renfermées ont été le fil conducteur de l'ouvrage.

Et puisque je ne suis ni historien, ni sociologue, ni ethnologue, ni photographe, ni..., ni..., ni..., je me suis décidé à le classer comme un roman. C'est-à-dire que « toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence ». Quoi que...

Ainsi, « *Tamebi, enfant de la guerre* »¹ vit-il le jour et permit de clôturer cette période sri-lankaise de mon engagement, même si l'objet en soi n'a été imprimé qu'en 2018. La recherche d'un éditeur est loin d'être un chemin tranquille. Le sortir à compte d'auteur fut ma seule solution.

Mais l'histoire ne s'arrêta pas là.

Certes, le Sri Lanka s'était fortement éloigné de mes préoccupations depuis la reprise de la guerre en 2004 après près de deux ans de cessez-le-feu. Mais pas l'intérêt pour les Tamouls.

Un dicton chinois souligne que lorsque « *l'apprenti est prêt, le Maître se présente* ». L'heure devait être venue.

« Mon Inde » est donc la suite logique de cet engagement.

La route fut différente. Il ne s'agissait plus d'intervenir en France mais de partir, loin, très loin. De découvrir encore d'autres Tamouls, chez eux.

L'Inde n'est pas le Sri Lanka. Ce sous-continent a la capacité de mettre tant de signes sur le chemin de l'impétrant qu'il rendrait croyant le pire des athées.

Ce livre n'est en rien une suite au premier roman cité plus haut.

¹ Voir les livres du même auteur à la fin du présent ouvrage

Il comporte plusieurs objectifs entremêlés. En premier lieu, évoquer l'Inde. « Mon Inde », celle que je me suis appropriée faute de n'avoir pu obtenir la nationalité de ce pays. En second point, vous présenter des hommes, des femmes, des enfants, tout sourire malgré leur extrême pauvreté, dignes dans leur misère. Enfin, j'aimerais que vous deveniez les témoins de vies, notamment de certains de ces enfants accueillis. Je pense, en écrivant ces lignes, à un garçon en particulier qui a décidé, un jour de janvier 2014, de nous quitter. Parler de lui sera, pour moi, un moyen de prouver son passage sur notre terre. De l'inscrire dans notre mémoire collective.

Et puis, et peut-être surtout, un bienfaiteur de l'humanité comme j'aime à l'appeler. Mon ami Tamoul : Monsieur Aruldass.

Même la plus noire des nuits permet toujours aux étoiles de briller. Il est plus tentant de se laisser aller à la mélancolie, d'absorber les éléments négatifs de nos vies, de l'information souvent catastrophique qui nous inonde chaque jour dans les médias, plutôt que de trouver le verre constamment à moitié plein. Selon les neurosciences, il semble que cette facilité soit une caractéristique de nos cerveaux. Autrement dit, une démarche volontaire de notre part est nécessaire pour chercher le bien et se l'approprier.

L'engagement, qui se perd de nos jours, en fait partie.

Il demande une dépense d'énergie plus importante.

Mais la route est belle à celui ou celle qui s'engage. A long terme.

Car, comme disait le Père Ceyrac, « *Tout ce qui n'est pas donné est perdu* »².

Yalla, « En avant », était le mot le plus beau pour Sœur Emmanuelle.

Alors, suivez-moi ! Je vous emmène sur le chemin de l'Inde et sa magie.

« Mon Inde ».

Pierre DANIELLE

Mai 2022

² Livre édité chez Desclée de Brouwer, 2000, 106 pages, ISBN 978-2220047201

1^{ÈRE} PARTIE

ANNÉE 2007

Coïncidence

Il était une fois.

Ce conte indien commence ainsi. Par « Il était une fois », un samedi après-midi de juin 2007.

Aucune fée, aucun magicien, aucun ange ne fut convié. Personne. Du moins, aucune entité visible qui pouvait s'enregistrer dans le spectre de la vision humaine.

Même si je conservais des contacts avec les jeunes Tamouls devenus grands, et pour certains déjà mariés et pères de famille, l'implication que j'avais eue avec eux n'était plus la même. Mes week-ends étaient bien plus tranquilles.

Le Sri Lanka et sa guerre, qui n'en finissait pas, avait complètement mis un terme à mes projets de départ.

Mes années d'université à l'INA.L.C.O. (Institut National des Langues et Civilisations Orientales) de 2000 à 2004 m'avaient permis de découvrir tout un monde inconnu. J'avais obtenu de nombreuses réponses à mes questions accumulées dans les premières années de vie avec mes amis Sri Lankais. Beaucoup de leurs pratiques étaient habitudes sans pouvoir expliquer leurs gestes, leurs pensées, leurs Dieux, leur alimentation...

En 2001 et 2002, j'avais ponctué ces formations universitaires théoriques par des séjours en Inde, sur Chennai, au sud-est. La diaspora tamoule du Sri Lanka était suffisamment vaste dans le monde pour que je trouve rapidement un oncle, un cousin, un frère ou demi-frère de telle ou telle famille susceptible de m'accueillir. Aussitôt dit, aussitôt fait. Et ce fut ainsi qu'une famille entière m'attendait à la sortie de l'aéroport. De tous mes séjours, je n'ai jamais connu l'hôtel.

Ce pays, énorme en comparaison du Sri Lanka, m'avait toujours inquiété. Voire effrayé. Et je pense que la formation obtenue jusqu'en licence ne devait pas y être pour rien. Tant de nouvelles interrogations et de pistes de recherches, de réflexions, de découvertes, de surprises...

Je trouvais à cette époque le Sri Lanka comme un pays à taille humaine que je pouvais tenir en main : dix-huit millions de personnes et trois langues (cinghalais, tamoul, anglais).

A côté, sa (très) grande sœur, elle, portait déjà plus d'un milliard d'individus et parlait plus de mille langues et dialectes. Il n'en reste « plus » que huit cent cinquante environ, vingt ans plus tard.

Une folie.

Par où commencer si toutefois l'idée même de commencer quelque chose m'avait frôlé l'esprit ?

Il est dans la vie des événements surprenants, difficiles à appréhender, mais qui peuvent prendre tout leur sens avec le recul.

Que dire de cette rencontre avec ce jeune Tamoul en 1994... Coïncidence ?

Combien de fois m'a-t-on interrogé sur le pourquoi des Tamouls. Si cet adolescent avait été d'un pays d'Afrique, du Maghreb, ou d'un autre pays d'Asie, peut-être mes pas m'auraient-ils conduit ailleurs. Je ne sais pas. Toujours est-il que c'est bien cette communauté que j'ai rencontrée et qui m'a transformé.

Donc, ce samedi-là, j'étais assis devant la télévision.

La vie peut se jouer à quelques secondes près. Une minute plus tôt, une minute plus tard, je n'aurais peut-être pas eu cette chance de tomber sur ce programme. Et je n'aurais certainement pas eu cette envie profonde de poursuivre mon engagement.

Je ne peux exprimer, pour l'instant, le début de cette histoire, que par la notion de chance.

En fait, alors que j'appuyais sur la touche sept de la télécommande, c'est-à-dire Arte, un documentaire débutait au même instant. Et quand je souligne ce point crucial, cela signifie à la seconde près.

« *Les syndicats de l'espoir* » était un reportage sur l'organisation, sous forme syndicale, des enfants des rues de Bombay. Ils devaient impérativement se protéger des méfaits, de l'exploitation et dangers de la rue. Cinquante minutes durant lesquels mon attention ne put se détacher un seul instant de l'écran. Totalement imprégné.

Je voyais ces enfants, encadrés parfois d'éducateurs, se débattre dans les méandres de vies insoutenables de dureté, de luttes, de violences, de drogues parfois. Certains, parmi eux, voulaient s'en sortir et quelques adultes les accompagnaient dans cette démarche.

En fait, leur regard, leur souffrance, me rappelaient complètement toutes ces vies que j'avais rencontrées auparavant en accueillant ces enfants de la guerre du Sri Lanka.

Cinquante minutes d'une émission qui ne s'arrêta donc pas, pour moi, au générique de fin.

« Voilà ce que je veux faire » fut la simple phrase que je réussis à dire. « M'occuper des enfants des rues en Inde ». A Chennai.

Quelle prétention !

Qui suis-je pour imaginer qu'en arrivant sur place, on m'attendait ? Que j'allais sauver le monde ? Coucou me voilà et les enfants sortiraient de la rue. Comme un magicien ou un super héros.

D'abord, l'une des premières leçons que l'on apprend en arrivant en Inde est l'humilité. Autant je ne supporte pas en France cette rhétorique qui consiste à déclamer que l'on ne peut pas s'occuper de toute la misère du monde – la belle affaire qui justifie bien souvent l'inaction et qui amène dans son panier les critiques vis-à-vis de ceux qui font – autant en Inde, cette phrase prend toute sa dimension. Car, effectivement, il n'est pas possible de s'occuper de toute la misère. Déjà indienne, pour commencer.

Et puis, s'occuper des enfants des rues se traduit par quoi ? Investir une grande gare car il s'agit là, bien souvent, du point d'origine de leur nouvelle vie d'errance ? Si l'Inde contient autant de langues, quelle sera la leur ? Mon tamoul de l'époque était rudimentaire. Alors, celui de la rue m'était totalement inconnu.

Passant par-dessus ce handicap, je me disais que j'aurais pu leur porter assistance.

D'accord. Un enfant blessé se présente. Même sans notions médicales, le soigner, désinfecter sa plaie était peut-être un premier pas. Et après ?

D'accord. Un enfant affamé se présente. Je lui paye un repas. Il mange. Et après ?

Et tous les autres qui allaient certainement courir vers ce blanc providentiel ? Et après ?

Nulle ! Cette idée, en l'état, méritait d'être confirmée. Mûrie au fil de l'argumentation. Faire preuve de discernement comme aurait pu le dire un jésuite.

Et ce fut justement vers l'un d'eux que mon attention se tourna. Et pas n'importe lequel des jésuites.

26 décembre 2004, un tsunami inonde, entre autres, les côtes du Sri Lanka et le sud-est de l'Inde. Cet événement catastrophique fut d'une telle ampleur que de nombreux reportages envahirent nos écrans. Les images étaient inouïes.

C'est à cette période qu'un jour, à la télévision française, un journaliste présenta son enquête dans l'état du Tamil Nadu, l'état tamoul du sud-est de l'Inde.

Bien évidemment, la caméra balayait les plages, fixait ces visages effarés, plongeait dans les campagnes avoisinantes. Le journaliste interrogeait les habitants sur ce qu'ils avaient vécu. Et puis au fil des images, un grand Blanc tout mince se présenta à l'écran. Il répondait en français aux questions posées, l'œil pétillant. Il était aussi au milieu des villages tamouls, parmi tous ces gens qui le vénéraient. Cet homme était connu. Et, surtout, il parlait leur langue, le tamoul.

Qui était-il donc ?

Qui, d'entre nous, savait qu'un jésuite, parti depuis le milieu des années 30 en Inde, vivait encore là-bas ? Qu'il était, après la mort de Sœur Emmanuelle en octobre 2008, le dernier missionnaire le plus âgé de France ?

Le Père Ceyrac pouvait être cette porte d'entrée vers les enfants des rues. Car mes recherches après l'avoir vu parler cette langue alors que je suais dans les couloirs de l'I.N.A.L.C.O. pour son apprentissage, me permirent de découvrir l'empire social et humanitaire qu'il avait développé dans tout le sud du sous-continent.

A sa mort en 2012, plusieurs jours de deuil national furent décrétés en Inde. En France, le journal Le Monde laissait une phrase sur deux lignes pour évoquer sa disparition.

Mais comment rechercher cet homme qui devait certainement être inaccessible ?

Je n'ai pas eu besoin de réfléchir longtemps. Je me suis confié sur ce projet à un ami français, incidemment, sans arrière-pensée. Histoire de parler.

Coïncidence de nouveau ?

Je ne saurais le dire. Pourtant, cet homme, investi dans de nombreux milieux associatifs, venait justement de se rapprocher de la communauté jésuite de la région parisienne en vue de développer une de ses propres actions. Jamais il n'avait créé de tels contacts similaires auparavant.

Il a donc suffi qu'il les alerte. Je me suis retrouvé, quelques semaines plus tard, invité un dimanche par une communauté jésuite. Je n'ai eu aucun besoin d'aller plus loin.

Leurs membres connaissaient très bien le Père Ceyrac. Ils m'écoutèrent avec une attention toute particulière. Ils me confirmèrent qu'il vivait toujours et habitait bien sur Chennai.

Toutefois, le religieux était déjà bien âgé. A quatre-vingt-treize ans, sa mémoire n'était plus vaillante. Et les réseaux qu'il avait créés n'étaient plus aussi efficaces qu'auparavant. Ils avaient été repris parfois par des locaux moins acharnés à sauver la veuve et l'orphelin. Peut-être plus attentifs à en tirer un bénéfice personnel plus important.

Sans me décourager pour autant, mes nouveaux amis jésuites me laissèrent seul juge, avec cet arrière-goût amer d'arriver trop tard.

Néanmoins, ma décision restait trop forte et ces informations n'étaient pas suffisantes pour me décourager.

En revanche, affronter le pays en solitaire ne m'enchantait guère. Même si j'avais pu passer plusieurs semaines dans la banlieue de Chennai quelques années plus tôt, l'idée de courir après cet inconnu m'inquiétait. A part cette famille indienne qui m'avait accueilli dès mon premier séjour en 2001, je ne connaissais personne sur place.

Alors qu'en France, plusieurs amis de mon entourage m'avaient demandé de les alerter si je devais repartir en Inde, prêts à m'accompagner. Leurs excuses de ne pouvoir le faire à cet instant furent longues. Et bien souvent sans fondement.

Excepté un couple sur qui je n'aurais jamais misé un euro tant leur réponse favorable et immédiate me surprit.

Désireux de profiter de leur retraite récente, ils n'avaient jamais quitté l'Europe. C'était l'occasion rêvée pour un premier long voyage.

Ils étaient prêts à partir si loin. Leur objectif était de visiter une partie du sud de l'Inde. Je leur servais de guide. De mon côté, je voulais rejoindre le Père Ceyrac. Le marché était posé et validé par les deux parties.

Les formalités administrées réalisées, les billets d'avion en poche, il ne me restait plus qu'à prévenir mes amis indiens de notre arrivée.

Habitué à vivre comme un Tamoul, à manger et dormir comme un Tamoul, je ne me voyais guère imposer ce mode de vie, bien éloigné du nôtre, à ce couple, même si notre point de chute se trouvait parmi la classe moyenne avec des conditions de vie plus aisées que la normale. Mais pas suffisantes pour des occidentaux non-initiés.

Je demandai donc à mes amis indiens de nous trouver un hébergement séparé, sans pour autant dévoiler un seul détail de mon projet personnel. Nous venions simplement pour du tourisme. Ils en étaient ravis.

Ils trouvèrent sans mal deux petits appartements dans un même immeuble, non loin de chez eux, avec toutes les commodités sanitaires adéquates. Et même la climatisation. Au cas où.

Le prix, qu'ils avaient négocié, était tout à fait raisonnable.

Notre accord fut immédiat.

Décollage de Roissy Charles-de-Gaulle le samedi 2 février 2008.

Nous partions pour trois semaines.

2^{ÈME} PARTIE

ANNÉE 2008